



HAL
open science

Le vieux jumelage de la pensée et de la parole” approche clinique et théorique des récits d’expérience de drogue

Brigitte Ouvry-Vial

► To cite this version:

Brigitte Ouvry-Vial. Le vieux jumelage de la pensée et de la parole” approche clinique et théorique des récits d’expérience de drogue. HENRI MICHAUX, LE CORPS DE LA PENSEE, Textes réunis et présentés pas Evelyne Grossman, Anne-Elisabeth Halpern et Pierre Vilar, Deux lettres inédites et une encre d’Henri Michaux, Farrago, Editions Léo Scheer, 2002. hal-02117226

HAL Id: hal-02117226

<https://hal.science/hal-02117226>

Submitted on 11 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Henri Michaux,
le corps de la pensée*

*Textes réunis et présentés par
Evelyne Grossman, Aune-Élisabeth Halpern et Pierre Vilar*

Deux lettres inédites et une entrevue d'Henri Michaux

farrago

Éditions Léo Scheer

« *Le vieux jumelage de la pensée et de la parole* » :
*approche clinique et théorique des récits
d'expérience de drogue.*

Brigitte Ouvry-Vial

Université Paris7-Denis Diderot

*La réalité est un coup de massue
tu reçois le coup ; tu ne sais pas décrire la massue¹.*

Je voudrais placer mon propos sous le signe de cet exergue lapidaire et situer les motivations d'écriture des récits d'expériences de drogue, dans la continuité de l'œuvre de Michaux, malgré les remarques radicales ou les étonnements qu'ils ont pu, en leur temps, susciter, comme de la part de Cioran qui dit, dans ses *Exercices d'Admiration*², que les récits sur l'exploration de la drogue permettent de comprendre « à quel excès d'objectivité et de rigueur il pouvait atteindre³ ».

Si, dans ce portrait qu'il en fait, Cioran module son propos en ajoutant que Michaux ne s'identifie « jamais complètement avec aucun des instants de sa quête », mais que toujours, il « se rappelle qu'il expérimente⁴ », il insiste toutefois sur le caractère excessif de la recherche. Jusqu'à dire que les écrits cliniques sur la drogue, par leur effort de rigueur, de systématisation scientifique, étaient « le contraire même de la poésie », qu'« un poète ne devait pas être aussi exhaustif⁵. »

Ce qui suggère que Cioran, esprit pourtant « non aligné » et grand ami de Michaux, ne souscrivait pas ou tenait pour non avenue la définition que Michaux avait donnée de la poésie : *La poésie, qu'elle soit transport, invention ou musique, est toujours un impondérable qui peut se trouver dans n'importe quel genre, soudain élargissement du monde...*⁶

Soit une définition qui éclaire l'appartenance à la « poésie » des récits d'expérience de drogue qui décrivent de façon répétée, et en des termes identiques, les modalités de ce « transport », de cet « impondérable », de ce « soudain élargissement du monde »...

Ceci pour dire que l'attitude de Michaux dans les récits d'expérience de drogue est celle d'un écrivain en recherche d'une écriture, d'un écrivain-chercheur, à la fois pris dans l'expérience et tâchant d'en tirer des conclusions.

le langage et l'écriture.

Le travail considérable que constitue le compte rendu clinique de l'expérience est pour Michaux un travail d'écriture à part entière dont témoignent plusieurs documents (certains faisaient partie de l'exposition Michaux à la BN⁷) – comme le n° 184, un manuscrit des *Grandes épreuves de l'esprit* donné à l'impression aux éditions Gallimard. Il regroupe des pages écrites depuis *Vents et Poussières* et d'autres textes tapuscrits comportant de très nombreuses corrections, remaniements; Michaux disait que c'était seulement sur épreuves qu'il avait « l'œil du tyran⁸ », comme le n° 185, une lettre adressée à Paulhan : « Pour la septième fois, je reprends, je récris les Gdes épreuves de l'esprit. [...] Tout va mieux – mais je me demande à quel âge j'apprendrai à écrire vraiment⁹. » Et ce, d'autant plus que ce qu'il va chercher à observer dans l'expérience de drogue elle-même et dans l'expérience de son compte rendu, c'est le processus d'expression lui-même, à la fois mis à mal par la substance ingérée et révélé par les difficultés, les obstacles qu'il rencontre, les dysfonctionnements qu'il subit.

Les récits d'expérience de drogue ont pour objectif de reproduire et de rendre compte de l'aliénation, du désordre mental induit par la drogue et de ses conséquences sur l'expression. Cet objectif, dans *Les Grandes épreuves de l'esprit, Connaissance par les gouffres, Misérable Miracle*, se heurte d'emblée à une aporie : comment rendre compte par les mots d'une expérience qui se situe en dehors ou contre le verbal? C'est le premier constat expérimental. En témoignent les notes prises en cours d'expérience comme le n° 171 de l'exposition, une liasse manuscrite de compte rendu d'expériences hallucinogènes dans lesquels on peut lire¹⁰ : « J'écris afin de pouvoir me souvenir plus tard de l' [?] mais je ne peux [?] choisir lesquels, car je les manie mal et ne puis évoquer assez vite, incessamment, les différents cas possibles. »

Ou encore¹¹ :

Il ne peut plus

*Commentaire
incapable de raisonner
difficultés extrêmes de raisonner
et par des chemins [?]
et avec des interruptions
qui me laissent en suspens
et comme en l'air
sans plus savoir comment [?]*

*car raisonner, [c'est?] avancer jusqu'à ce qu'on arrive au but visé.
Or, ici, par moments, le but disparaît de mon esprit.
Je demeure [?] du raisonnement
Qui [m'est?] un spectacle qui me fascine.*

D'où, parfois, le déplacement de l'objet du compte rendu clinique qui est moins le phénomène directement ressenti par l'expérimentateur que ses effets sur la tentative de le saisir et de le rendre – l'impossibilité d'écrire, l'écriture empêchée. Et l'étude aboutit à des conclusions comparées sur le dysfonctionnement linguistique, sur le fonctionnement général du langage, sur les liens entre écrire et penser.

La « connaissance » qui serait révélée « par les gouffres », n'est pas un savoir constitué, une somme, c'est avant tout un processus, un point de vue et un mode d'approche, d'expérimentation nouveau de cette réalité commune qu'est le langage et dont le compte rendu clinique permet de questionner la pertinence, la transparence, la fidélité, la capacité à transmettre la vérité de celui qui parle par opposition à la norme du langage informé par le poids de l'usage qu'en font les autres.

Je passe sur les nombreuses modalités et stratégies de représentation de ce processus d'expression¹², pour tenter de cerner quelques unes au moins des conclusions auxquelles Michaux parvient sur les liens entre langage et pensée et pour les situer par rapport aux apports théoriques – ultérieurs pour l'essentiel – d'études linguistiques et psycholinguistiques.

Il ne s'agit pas de relever les références (pourtant explicites et nombreuses) à des travaux de psychologie expérimentale par exemple que Michaux cite dans ses récits d'expériences de drogue (et particulièrement dans *Connaissance par les gouffres*) ou qu'il discute dans son article « Sur la psylocybine » dans la revue de mycologie de Roger Heim¹³. Il s'agit plutôt d'établir des parentés entre les observations de Michaux et des travaux théoriques qui informent la recherche en cours dans les récits d'expérience de drogue ou encore permettent de mesurer sa pertinence, sa contribution. À Jean Paulhan qui s'impatientait de ne pas recevoir le manuscrit de *Connaissance par les gouffres*, Michaux écrit, en 1961 : « Tu ne regretteras pas ta patience, C'est toute la psychiatrie que tu recevras¹⁴. »

Autre précision, les considérations qui vont suivre reposent sur des études de textes que je ne reproduirai pas ici et des comparaisons ou parallèles établis avec des approches proprement théoriques dont je ne livrerai pas non plus le détail exploratoire. Je prie en conséquence qu'on veuille bien excuser l'apparence éventuellement lapidaire et arbitraire que pourraient prendre ces remarques.

On peut s'arrêter sur la section II des *Grandes épreuves de l'esprit*, « En difficulté » dans laquelle Michaux propose une synthèse d'observations effectuées sur la phrase, sur « l'aventure de la phrase », dans un état « d'anomalie provoquée » comme l'annonce le propos liminaire. À partir de la description de « dérangements peu graves, parfois à la lisière du normal » Michaux infère que l'acte de langage est un courant continu qui assure la transition, le passage d'un espace mental, corporel, expérimental à un espace de communication – oral ou écrit. Ce courant repose sur un principe informatif, cognitif, organisateur¹⁵, sur quelqu'un qui conduit le discours¹⁶. Le langage est présenté comme un instrument flexible, un matériau adaptable à des situations diverses, comme un système de signaux à configuration variable en fonction des manipulations, des opérations que lui applique normalement l'arrangeur – « infléchir, conduire, aiguiller, préparer, justifier, introduire, rapprocher, éclairer les relations des idées entre elles » – « tout ce qu'il n'aurait jamais cru qui entre dans le moindre "exposé", afin qu'il y ait ensemble¹⁷. »

Dans l'état de dérangement considéré, le quelqu'un nécessaire manque, ne peut accomplir ces opérations et l'écrit n'aboutit pas à l'unité souhaitée entre la chose à dire et la chose dite. Ce qui amène Michaux à supposer

– un « penser administrateur », qui « au cours de l'écrit envisage à mesure les diverses possibilités de la phrase et choisit¹⁸ »,

– une intervention antérieure à l'émergence de l'idée-phrase qui oriente à la fois la pensée et la phrase, choisit en fonction d'un principe d'unité de l'idée-phrase, et qui d'autre part, « en fonction de la phrase » *re* pense, *re* compose la pensée¹⁹. Observation complémentaire, dans cette première partie de la section « En difficulté », le sens est à part. L'absence d'unité de l'idée-phrase constatée dans l'état d'anomalie, témoigne de l'absence du principe régissant l'interdépendance de la chose à dire et de la chose dite, mais elle témoigne aussi de l'indépendance du sens. Le sens n'est pas absent, il est là, il reste une préoccupation du sujet malade qui est capable de mesurer la distance prise par rapport au sens voulu mais pas de la corriger, de la réduire. L'homme malade, par opposition au sujet sain, est celui qui ne peut rejeter, corriger les « impressions fantastiques », tandis que le poète est celui qui s'essaye à « leur fête », qui la provoque, qui déserte le raisonnement, qui laisse parler en lui les impressions, associations, les idées biscornues, extravagantes, fausses.

Ce faisant, ce que Michaux observe expérimentalement, c'est que l'acte d'expression

1/ est préparé mentalement^o dans un espace antérieur à l'articulation linguistique,

2/ ne progresse pas en sens unique de l'idée à la phrase mais est en quelque sorte bi-directionnel car il repose sur un jeu d'aller-retour et d'ajustement réciproque entre idée et mots,

3/ peut fonctionner en dehors des liens logiques et grammaticaux,

4/ aboutit dans ce dernier cas à des impropriétés, du « galimatias », non du fait d'un dérangement mental mais au contraire d'une solution de continuité entre le mental et le système normal de signification linguistique,

5/ que cette solution de continuité est le signe d'une autonomie, d'une extériorité du processus de signification, d'articulation,

6/ que ce processus d'articulation – et dans lequel Michaux n'introduit pas de différence théorique entre production écrite et orale, est avant tout un code, ou système d'encodage, à partir de signes linguistiques actualisés, repérables par une collectivité,

7/ que ce code collectif correspond à la structure formelle du langage, si bien que la valeur du signifiant est définie, appréciée en fonction de sa différence ou de sa conformité, approximative ou totale, avec des unités internes, mentales de signification que l'esprit, dans certains états, (maladie mentale par exemple) perçoit sans pour autant pouvoir s'en emparer. Ce dernier constat renvoie à la solution de continuité énoncée au 6^e point, et dont témoignent les lettres des malades mentaux évoquées par Michaux²⁰ : elles donnent toutes les apparences de la présence d'un sujet, d'un objet de la lettre, d'un but à atteindre, d'un effort pour y parvenir, mais aussi d'une déviation du trajet de l'intellection-articulation, qui rend les malades non pas « insensés », non pas privés de pensée et d'intellect, non pas « ailleurs », mais *simplement* détournés en bout de course, au moment de l'extériorisation du chemin emprunté, rendus « apatrides par le mot²¹. »

Opérations sur les mots, opérations sur les pensées

Dans la suite de cette section des *Grandes épreuves de l'esprit*, Michaux ne poursuit pas la réflexion sur le langage normatif, approché par le biais du dysfonctionnement, du déficit, de l'incapacité, mais s'intéresse aux acquis positifs de l'expérience, aux révélations.

Avant d'y venir, je voudrais m'arrêter sur un postulat qui sous-tend les récits d'expérience de drogue, celui d'un isomorphisme entre grammaire mentale et grammaire langagière. D'une part la représentation de l'empêchement d'écriture est toujours reliée à la description du phénomène d'oblitération des pensées. Par ailleurs²², les opérations pratiquées sur les mots ont pour analogue dans la sphère mentale, les opérations pratiquées sur les pensées, et

la représentation, la description des premières tient lieu de représentation des secondes. Quelles sont ces opérations? Elles sont décrites dans un autre passage de *Les grandes épreuves de l'esprit*²³ où les déclenchements d'écriture suivis de ratées, de non inscription du mot dénotent l'oblitération de la pensée. Ce sont des opérations ou malversations auxquelles le phénomène mental soumet les expansions verbales et plus largement la page qui devient comme une image, un paysage, une nature morte dans laquelle les mots sont des éléments figuratifs :

– Décomposition... « Cependant, une fois écrits, ces mots – qu'est-ce qu'ils ont donc? [...] les mots, sans qu'il ait rien fait de spécial ont cessé d'être de l'ordre du langage. »

– Transformation... « ...les mots [...] se sont changés en petits tas, en petites touffes... » L'apparence des mots est modifiée même si traits et jambages restent visibles.

– Dénaturation... « ...à partir du haut de la page, le désert revient, envahissant, dénaturant, recouvrant la feuille où les mots en lointaines broussailles tremblantes se perdent. »

– Substitution... « Comment se défendre? Il ne peut écrire sans qu'un grand spectacle de la nature ne se présente à la place, ne s'impose, se substituant à la page. » Les manuscrits reproduits dans *Misérable Miracle*, dans *Paix dans les Brisements* ou ceux qu'on a pu observer dans diverses expositions correspondent à cette description d'une page-paysage marine, dans laquelle les mots volent comme des oiseaux, mais des oiseaux arrêtés en plein vol.

– Dévalorisation... « ...il persévère et les mots, quoique tremblants, sont là, écrits sur l'eau, pourtant pas mouillés, et que le fleuve n'efface pas, mais eux non plus, ils ne peuvent effacer le fleuve. Et à mesure, [...] le sens s'éteint. » La possibilité même que le mot puisse être producteur d'un sens stable est rejetée. Les mots sont maintenant privés de leur sens « non de leur aspect de mots de connaissance, non de la conscience dont ils sont à prononcer. Seulement de leur sens²⁴. » Le sens manque. Le signifiant reste potentiellement signifiant, mais distinct de son signifié.

Dans un autre passage²⁵ c'est cette fois la pensée qui ne peut s'inscrire, qui n'est pas identifiable, reconnaissable, qui ne reste pas, est décomposée et invalidée. On retrouve le même dispositif que dans la situation de langage empêché, avec un sujet « responsable de cette pagaille », centre de l'action psychique mais qui ne la contrôle pas. « La monnaie de filou passe de main en main, comme s'il n'était pas l'intéressé, comme s'il n'était pas le maître, et sûrement, il ne l'est plus²⁶. »

On constate que cet isomorphisme supposé entre grammaire mentale et grammaire langagière, va de pair avec un autre postulat et/ ou constat expéri-

mental, celui d'une autonomie des deux systèmes l'un par rapport à l'autre.

Mais qu'il s'agisse de décrire une mécanique d'écriture qui, comme un moteur, se mettrait en marche pour aussitôt caler, bloquer²⁷ avec des déclenchements d'écriture suivis de ratées, de non-inscription des mots, du fait de l'oblitération de la pensée, qu'il s'agisse de décrire un processus depuis un « input » – la pensée première, la sensation ou stimulation, vers un « output » – le mot réponse dont on peut mesurer le décalage, ou qu'il s'agisse encore dans d'autres passages cités (où il est question d'hallucination, d'hystérie) d'allers et retours entre inconscient et préconscient, d'un en-deçà du langage dans lequel la pensée « ne peut s'établir »²⁸ ni se fixer, c'est toujours une situation de forclusion du mot qui est décrite, par une série de négations ou plus largement par un phénomène général de négativité²⁹.

Comme s'il y avait bien deux instances singulières, normalement corrélées, mais que la perturbation sépare, diffracte l'une de l'autre : d'un côté l'acte mental et de l'autre l'acte discursif. Quand il n'est pas totalement empêché, quand il n'y pas aphasie mais que l'acte de discours est disjoint du mental, il est dépourvu de sens, il est nul (il n'est ni vrai, ni faux, mais il ne sert pas le but attendu), il est interprété comme une absence du sujet, incapable de contrôler le phénomène et concourt à l'impression de la folie, de la confusion, l'impression paradoxale de quelqu'un qui serait « coupé du mental ».

Le double postulat d'un isomorphisme entre grammaire mentale et structure langagière et d'une autonomie de l'une par rapport à l'autre, outre l'espoir qu'il représente de pouvoir un jour « parler au nom des aliénés », permet à Michaux de représenter l'oblitération de la pensée par la description de l'écriture empêchée. Et ce rapprochement, riche d'enseignements, révèle, entre autres, que la forclusion du mot est la marque linguistique des pensées « lysées... oscillatoires... xénopathiques... scotomisées...³⁰ » Autant de termes scientifiques qui viennent renforcer la représentation de l'hallucination dont la scotomisation est un des aspects caractéristiques. En termes de science médicale, la scotomisation désigne un obscurcissement d'une partie du champ visuel due à une lésion des centres ophtalmiques du cerveau. En termes linguistiques, la scotomisation a pour traduction mineure la négation que les grammairiens Damourette et Pichon commentent ainsi³¹ « La langue française, par le forclusif, exprime ce désir de scotomisation, traduisant aussi le phénomène normal dont la scotomisation, décrite en pathologie mentale, est l'exagération pathologique. »

La forclusion du mot est symptomatique de la perturbation du penser par étapes qui envisage les diverses possibilités de la phrase et choisit, qui repense, recompose la phrase en fonction de la pensée. Mais dans la pathologie ou

simultanément protéiques, celle que la représente Michaux, la désorganisation et la rupture du circuit de la parole résulte aussi d'un changement de direction, d'une inversion du sens : le mot cherche à atteindre le sens, mais il en est séparé, le sens est soustrait : l'expression « Insens » de Michaux renvoie à la fois à ce qui est « insensé » qui n'a pas de sens, qui part dans toutes les directions et au « sens inverse », à la régression instaurée par le phénomène mental³². Les mots ne gardent plus que le souvenir de la tentative de signification qui, allant en sens inverse, a atteint l'incohérence : « Ils veulent seulement dire qu'il voulait dire quelque chose, qu'il a cherché, qu'il n'a pas su où chercher³³. »

Quand le système général, le *Penser* est perturbé, il peut y avoir soustraction du sens ou dans certains cas plus graves³⁴, destruction du souvenir, de la remémoration, entraînant l'absence de trace mnésique, l'amnésie.

Entre signifiant et signifié, l'instabilité du mot

En prenant du recul, on peut remarquer le statut incertain du mot chez Michaux qui l'isole comme un élément spécifique de la chaîne de signification, mais le frappe d'instabilité. Parfois le mot exhibe la relation de contiguïté et non de fusion, entre signifiant et signifié – le signifié pouvant rester à l'état potentiel, mais non réalisé. Parfois, il exhibe la distinction entre relations syntagmatiques et relations associatives. En cela, la conception du mot induite par l'expérience chez Michaux rejoint la description de Saussure dans le *Cours de Linguistique générale* qui situe les opérations affectant la formation du signifié dans deux sphères différentes associées à deux types différents d'activité mentale : la sphère de l'étendue d'un côté et la sphère cérébrale de l'autre dans laquelle les relations entre unités linguistiques sont spécifiques du « trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu³⁵. »

Parfois aussi le mot chez Michaux fonctionne davantage comme une *lettre*³⁶ dans un inconscient vu comme un réservoir linguistique de pensées que le mot matérialise. L'ensemble des pensées, le *penser*, serait un infra langage qui passerait par ce mot/ lettre comme véhicule de matérialisation; le mot serait le lieu d'inscription d'un système général – le *penser* – qui englobe la pensée, le mot, le sens.

La mise en évidence et en scène de la mobilité du mot, de l'écart entre signifiant et signifié repose sur la description clinique de l'oscillation de l'un à l'autre : chez l'aliéné, le va et vient est permanent; chez l'expérimentateur temporaire l'oscillation est féconde, elle sert à interroger la validité, la pertinence du lien entre signifiant et signifié et à réactiver la tension entre les

deux, une tension oubliée dans l'usage mécaniste, normal du langage mais à l'œuvre dans son usage poétique.

La description clinique et la tentative de systématisation que Michaux effectue sur le mot (mais aussi, on n'a pas le temps de le voir, sur la phrase³⁷) s'inscrit et contribue à une réflexion plus large sur la rhétorique de l'inconscient. Elle rejoint par exemple les réflexions de Lacan, son diagramme sur la métonymie résultant de la soustraction signifiant/signifié et le commentaire de ce diagramme par Julia Kristeva³⁸. Ou encore le commentaire de Maria Ruegg sur la théorie lacanienne de la métaphore et de la métonymie et qui désignerait un sujet absent « mais présent là, sous la surface du discours conscient, sous le seuil de résistance, dans l'autre scène³⁹. » La fonction de la métaphore est alors de révéler le « vrai discours » de l'inconscient. Lacan considère que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non sens et Maria Ruegg de commenter en disant que le signifiant permet d'accéder aux richesses de cette autre scène en nous montrant non seulement ce qui est dit – qui est insignifiant, le « peu de sens » mais surtout en indiquant ce qu'il ne dit pas, le manque qu'il désigne⁴⁰.

L'instabilité du mot, plus largement, est à la base de la réflexion de Michaux sur le « vieux jumelage de la pensée et de la parole ». Les récits d'expérience de drogue décrivent une psychose de l'écriture sur fond de phénoménologie expérimentale et jouent à ce titre un double rôle : d'une part il s'agit d'améliorer les relations du sujet écrivant en cours d'expérience avec le monde extérieur par le biais des notations. Et cela nécessite de rétablir les relations avec les premiers objets extérieurs que sont les mots. D'autre part et simultanément, il faut lutter contre, tenter de contrôler les pensées, la persécution mentale, soulager les anxiétés, les appréhensions à l'égard du monde interne et de ses objets (les pensées) qui sont présentées comme des pulsions destructrices. Le compte rendu expérimental apparaît comme une forme de garant, une porte de sortie possible, un moyen de dominer la perturbation pour le sujet expérimentateur et chercheur. Dans les passages où Michaux se met en scène comme « remorqueur, nageur, plongeur⁴¹ », la métaphore et la métonymie apparaissent comme les conditions possibles de localisation et de stabilisation du sujet. La collision expérimentée et la distinction établie entre les mots – objets positifs parce que moyens de communication et les phénomènes mentaux – objets négatifs, ne doit toutefois pas occulter le fait que l'expérience d'expression elle-même est représentée comme une expérience de persécution, de tension, de possession-dépossession, d'oscillation entre mécanismes de pensée et mécanismes d'écriture, entre les intentions de pensées et les formes langagières qui les véhiculent.

Une des contributions significatives des récits d'expérience de drogue est la reconstitution de ce que Saussure appelle « le circuit de la parole », c'est-à-dire le système de relations entre un événement psychique et son exécution, sa traduction verbale, de la stimulation mentale à l'articulation d'une pensée et à sa communication écrite. Et cette reconstitution est assortie d'une modélisation. Michaux propose un modèle structurel du processus de signification qui serait un système dual, bi-polaire, d'opposition et d'alternance au sein d'une grande sphère, entre deux fonctions normalement harmonisées. Ce système est décrit comme une « chaîne » d'assemblage dans laquelle maillon après maillon, la pensée est reliée au mot⁴². Parfois Michaux décrit l'oscillation entre les deux pôles qui coexistent et alternent, parfois il privilégie une vision monistique de l'expérience dans laquelle un pôle prend le pas sur l'autre. N'empêche qu'il définit les deux extrêmes, les bouts de la chaîne de signification qui va de l'aphasie à la parole. Alors que le premier pôle, l'aphasie, est considéré comme le lieu et moment d'une adhésion, fusion du locuteur à ses pensées internes, le pôle de la parole est présenté comme une extension impropre de la pensée, un dévoilement. Et à chaque pôle est rattaché un type d'activité sémantique⁴³ : *C'est ça* est le mode d'expression dans lequel signifiant et signifié fusionnent et s'imposent sans explication, comme dans la métaphore. *Explication* correspond à la métonymie et à la périphrase. Les deux agissent sur le signe « appelait, ralliait, émettait, faisait surgir », sur le mode ludique, débridé, de la jubilation linguistique⁴⁴.

Par la description de la chaîne linéaire d'assemblage du langage et de sa double polarisation possible Michaux rejoint la vision décrite par Jakobson qui déduit cette différence entre métaphore et métonymie d'une différenciation entre deux facultés linguistiques, la sélection et la combinaison⁴⁵. Jakobson déduit cette différence de l'observation des troubles du langage mais déclare qu'elle est inhérente à l'ordre symbolique lui-même. Jakobson étend le concept de séparatisme entre syntaxe et paradigme, contiguïté et similarité à l'ensemble du système de symbolisation. On peut cependant se demander si la communication sociale met effectivement en jeu et en évidence ces deux pôles du langage; il semblerait plutôt que le langage ordinaire soit polysémique, joue sur une multiplicité de codes et tâche de réduire cette polysémie potentielle à un sens unique et non ambigu.

Mais la définition de Jakobson d'un jeu d'opposition entre deux pôles – métonymie et métaphore –, est confirmée par l'expérience de l'expression écrite telle que Michaux la reconstitue. Jakobson implique toutefois que les

deux pôles s'excluent l'un l'autre, qu'ils ne peuvent coexister, tandis que Michaux représente l'acte d'expression, dans sa phase mentale, interne, comme le déplacement d'un curseur le long d'un axe, d'une règle graduée. De ce point de vue là il rejoindrait encore le schéma de Lacan dans lequel deux axes superposés permettent la coexistence, sans exclusion de l'un ou de l'autre, des deux formes du discours, sans pour autant qu'il y ait équilibre entre elles.

La parole, entre corps et signe...

Un deuxième rapprochement est possible avec les études psycholinguistiques qui se préoccupent de situer l'acte d'écriture dans l'économie psychique de celui qui écrit et particulièrement les analyses de Roland Gori sur l'acte de parole⁴⁶.

L'acte de parole que Michaux prend pour objet d'observation est ou bien un acte d'écriture ou bien un acte oral (la parole de l'aliéné). Tous deux ont en commun une double allégeance au corps et au code, au signe. Dans son compte rendu expérimental, Michaux insiste parfois sur les investissements subjectifs – image, tendance, pulsions, sensations, myriades qui sous-tendent l'acte d'expression dans des situations où le dysfonctionnement – c'est-à-dire l'incapacité à communiquer – est l'effet du « corps ». Dans ces situations, l'acte de parole est le lieu d'inscription de pulsions ou de représentations imaginaires dans lesquelles le mot n'est pas porteur de signification mais est un reflet, une figure affectée par la perturbation. Il joue un rôle d'intermédiaire entre les signifiants externes et les activités sémantiques proprement dites. A d'autres moments, Michaux insiste sur les investissements objectifs qui sous-tendent l'acte de parole dans des situations où le dysfonctionnement – c'est-à-dire la disjonction entre ce qu'il veut dire et ce qu'il dit effectivement – est l'effet du code. Dans ces cas-là, il y a excès de signes, d'explication, de significations libres, débridés, sans lien avec ce que subit et ressent le sujet; le discours produit est purement rhétorique.

On ne peut aller trop loin dans la comparaison entre discours théorique et conclusions expérimentales de Michaux d'abord à cause de la différence de statut même du discours des uns et des autres. L'identification du phénomène chez Michaux reste globale, relative à des circonstances textuelles et destinée à conserver un statut de révélation. Plus précisément la représentation de la bipolarité du système d'expression est à replacer dans le cadre plus large d'une critique du discours « dévoilement » par Michaux, tandis que la contemplation fusionnelle avec le mental, même si elle s'accompagne d'un effacement du

Le but du compte rendu et sa difficulté sont de rétablir le lien entre corps et code, d'incorporer le code de façon à ce qu'il soit littéralement l'expression « métaphysique » de l'expérience. Cela tient du pari puisqu'il faut à la fois lutter contre la médiation des mots supposés non pertinents, non transparents, approximativement conformes à l'unité interne de signification et en même temps accepter cette médiation comme seul moyen de transmission de phénomènes qui se refusent : « En fait, l'oblitération de la pensée n'est pas commode du tout à observer puisque l'observation s'interrompt précisément dans ces moments⁴⁷. »

Le code ainsi décrit et dénié joue le rôle nécessaire de contre-investissement expérimental, au risque d'imposer ses propres règles : « La procession des mots, la pensée doit la suivre, le vêtement des mots, y entrer, l'inscription des mots, s'y fixer, s'y penser, s'y modérer. Chute dans la verbalisation⁴⁸. »

Ceci ne constitue pas un rejet global du langage mais une distinction entre un langage machine et un langage véritable dans lequel le mot serait consubstantiel à la pensée⁴⁹.

L'intérêt de cette représentation dans le récit lui-même est dès lors :

– D'associer l'acte de signification et l'activité psychologique de celui qui écrit.

– De considérer les activités sémantiques comme une sous-classe des activités psychologiques et de montrer que cette activité psychologique est par nature individuelle.

– De s'attacher plus particulièrement à un type d'activité sémantique, celles qui sont déterminées par un signifiant (la compréhension du discours), celles qui sont suivies par un signifiant (la production de discours) et celles qui ni ne précèdent ni ne suivent un discours mais qui peuvent être reliées ou qui exhibent des caractéristiques les reliant à la signification. Michaux s'intéresse seulement aux deux dernières et le plus souvent à la dernière, à cette « parole intérieure qui semble venir de l'extérieur, les réflexions mots qui retentissent comme de vraies paroles entendues, le rapport entre le dedans et le dehors apparent⁵⁰ ». Autant de stimuli – signes, sensations, odeurs, frottements, sons, Babel des sensations que Michaux rattache à une sémantique mentale globale qu'il identifie – « la pensée néoténique⁵¹ », et qu'il décrit comme un auto-engendrement de la pensée.

*

Les observations et conclusions expérimentales de Michaux paraissent d'une étonnante acuité et corroborent ou rejoignent de nombreuses données

établies par les sciences humaines ou cliniques. On peut sans les dénigrer, bien au contraire, sans en diminuer la portée, en marquer moins les limites que les conditions d'exploitation.

Si Michaux affirme à plusieurs reprises la portée et la vocation sociale de ses recherches et écrits, il considère également l'expérience et son compte rendu comme une sorte d'atelier d'écriture, dans le cadre duquel il cherche la confirmation et une forme de résolution des difficultés et questions qu'il se pose d'abord lui-même. Les effets de la perturbation sont appréciés en terme de style, d'originalité, perdue ou retrouvée, de fidélité ou de non conformité à une motivation linguistique. L'hypothèse d'une parenté entre la poésie et l'aliénation mentale – à la différence près que le locuteur poète peut se sortir de la métaphore tandis que l'aliéné en est prisonnier –, conforte l'idée que la poésie est un état dans lequel la relation entre mots et pensée est déconditionnée et non automatisée; dans lequel on est transporté à un stade du processus d'expression qui est celui de la pré-verbalisation. Il s'agit d'un état de régression, un retour à une sphère interne, dans lequel la poésie est avant tout une action, un faire qui met en œuvre un langage de la pensée⁵².

Le déplacement expérimental du point focal de l'expression depuis l'écrit ou le verbal vers le mental – « il est ramené au milieu de son être⁵³ » révèle le champ des tournures dont dispose cette compétence privée. Elle présente aussi les pensées comme des objets sensibles, des sensations de l'esprit, des sortes de mythogrammes à plusieurs dimensions et la situation d'écriture comme une rencontre du sujet avec lui-même dans un espace de signification antérieur à la verbalisation, qui permet de choisir dans le champ des possibles.

L'intérêt du dispositif mis en place dans les récits d'expérience de drogue est de rendre les pensées perceptibles comme des premiers gestes signifiants, de distinguer dans la texture des phrases, l'énergie qui préside à leur élaboration, de dénoncer autant l'insignifiance des constructions de l'esprit que celle des traductions sémantiques et des constructions verbales automatiques. Le résultat étant qu'au terme de la lecture, on a surtout compris par quel travail on peut rendre les pensées intelligibles, que le langage ordinaire n'est pas une fatalité et par quelles dispositions spécifiques la pratique littéraire peut être le lieu d'un exercice directement psychologique et individuel du langage.

1. Carte postale d'Henri Michaux à Herman Closson, 5 juin 1920, in *À la minute que j'éclate*, quarante-trois lettres à Herman Closson, Didier Devillez Éditeur, 1999.

2. *Exercices d'admiration* (essais et portraits), Arcades, Gallimard, 1986.

3. *Idem*, p. 143.

4. *Idem*, p. 148.

6. « Art poétique », in J. Charpier et P. Seghers, *Livre d'or de la poésie contemporaine*, éd. Pierre Seghers, 1959.
7. « Henri Michaux. Peindre, composer, écrire. » BNF, 5 octobre-31 décembre 1999. Voir Catalogue, sous la direction de Jean-Michel Maulpoix et Florence de Lussy, BNF/Gallimard, 1999.
8. Lettre d'Henri Michaux à Jean Paulhan, 23 novembre 1964, archives Paulhan /Imec.
9. *Idem*.
10. Compte rendu d'expériences hallucinogènes; liasse manuscrite; collection particulière. Catalogue BN, opus cité, p. 153. Déchiffrage imparfait effectué dans l'exposition. Il faudrait retourner au document.
11. *Idem*. Nous reproduisons ici approximativement la mise en page mais des mots sont restés illisibles.
12. Parmi lesquelles on peut citer les notes en marge, les mises en scène du sujet expérimentateur qui se décrit comme un nageur, plongeur, remorqueur sur une mer expérimentale, le système « délirant » de renvois et de répons, comme une composition à deux voix entre le corps du texte et les notes en bas de pages (voir notre communication, « La voix dans le récit d'expérience hallucinogène », Journées Henri Michaux, *Société des Lecteurs d'Henri Michaux* et E.N.S. Fontenay-aux-roses, avril 1996.)
13. Tome XXV, Fasc. 1, 15 juin 1960.
14. Lettre de Michaux à Jean Paulhan, Fonds Paulhan, IMEC.
15. « S'agissant de mots, s'unir c'est toujours s'unir en vue de quelque chose (d'une idée, d'un besoin) qui a empire sur les autres qui va servir à d'autres et que d'autres vont servir. » *Les Grandes épreuves de l'esprit*, p. 42-43
16. « Et c'est toujours quelqu'un qui les fait s'unir, les fait servir, subordonnant l'un à l'autre, les intégrant à un troisième, c'est quelqu'un à qui ça plaît, qui y trouve son compte, qui en est l'auteur ou au moins l'arrangeur. » *Idem*, p. 43
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Les Grandes épreuves de l'esprit*, op. cité, p. 48.
21. *Idem*.
22. Comme dans *CLG*, p. 226-227.
23. *Op. cit.*, p. 95.
24. *CLG*, opus cité, p. 228.
25. *Idem*, p. 226 : « ...les pensées... subissent des déchiquetages comme si elles étaient des objets. Sur un invisible trajet destructeur, aussitôt elles deviennent inopérantes, défaites aussitôt que faites, ne pouvant s'inscrire, ne pouvant être remémorées quelques instants plus tard, ne pouvant rester intactes. »
26. *Idem*.
27. *GEE*, p. 95 : « ...il commence à écrire, cependant.../ il continue à écrire, mais inéluctablement.../ il ne peut plus écrire sans que... »
28. *CLG*, opus cité, p. 226.
29. Négativité que Julia Kristeva définit dans *Séméiotiké* (Le Seuil, p. 188) comme : « Autre par rapport à elle-même et par conséquent marqué par un indice de non-existence qui serait l'indice de l'exclusion, de la fausseté, de la mort, de la fiction, de la folie. »
30. *CLG*, opus cité, p. 220.
31. Cités dans *La Grammaire*, Michel Arrivé et Jean Claude Chevalier, Paris, Klincksieck, 1970, p. 153.
32. « Cependant que l'aveugle oblitération continue il fait passer l'insens dans les étapes de plus en plus importantes de la prise de conscience de la situation jusqu'à réellement

- perdre la tête, perde le fil, perdre tout fil. » *CLG*, opus cité, p. 228-229.
33. *Idem*.
34. Cf. *CLG*, opus cité, p. 186, p. 230.
35. Ferdinand de Saussure, Cours de Linguistique générale, Payot, 1983, p. 170-171.
36. Je fais référence à la notion développée par Lacan dans *L'Instance de la Lettre, Écrits*, 1966.
37. Cf. Jérôme Roger, « Les grandes épreuves de la phrase », in *Henri Michaux, Plis et cris du lyrisme*, L'Harmattan, 1997, p. 185.
38. « Métaphore et Métonymie dans la logique de l'inconscient », conférence, Columbia University, 29 octobre 1982.
39. (Nous traduisons) Ruegg, Maria, « Metaphor and Metonymy : The logic of the structuralist theory », *Glyph 6*, Baltimore and London : The John Hopkins University Press, 1971, p.141-157.
40. Je signale aussi en passant que la description par Michaux de l'effacement du mot ou du sens ou de la pensée-image, rejoint les études menées sur l'ellipse poétique et sur la densité en poésie développées par exemple en poétique générative par Jean Jacques Thomas et Daniel Delas pour qui « L'ellipse poétique est fondée sur des effacements linguistiques non récupérables » in *Langages*, n° 51, septembre 1978.
41. *GEE, Misérable Miracle...* cf. notre article, « À propos de la main et de la mer dans un passage de *Connaissances par les gouffres* », in *Michaux corps et savoir*, Signes, ENS éditions, 1998.
42. *GEE*, opus cité, p. 95
43. *Idem*, p. 50-51
44. Et on pourrait multiplier les citations qui la décrivent. Le passage des *GEE* cité permet des rapprochements entre le modèle proposé et d'autres études de l'herméneutique du langage.
45. Cf. « Deux aspects du langage, deux types d'aphasie », in *Essais de linguistique*, Minuit, 1965.
46. Roland Gori, *Le Corps et le signe dans l'acte de parole*, Paris, Dunod, 1978.
47. *CLG*, opus cité, p. 221.
48. *GEE*, opus cité, p. 28.
49. Cf. Notre étude « Essai de grammaire du geste d'écriture » (in *Plis et cris du lyrisme*, Actes du colloque Henri Michaux, Université de Franche-Comté, novembre 1995, éd L'Harmattan, 1997) et plus largement les études lexicales, de néologismes dans *Misérable Miracle*, qui témoignent d'un système linguistique interne à la fois lexical et syntaxique, et décrivent en le charpentant un système d'invention de mots, inventions de tournures qui ne sont pas agrammaticales mais non-grammaticales et par lesquelles l'écriture de la pensée devient possible.
50. *CLG*, opus cité, p. 199.
51. *CLG*, opus cité, p. 92.
52. L'hypothèse d'un langage de la pensée n'est pas propre à Michaux non plus et a été largement étudiée par les psycholinguistes comme par exemple Jerry Fodor, *The language of the thought*, Cambridge, MIT Press, 1978.
53. *GEE*, opus cité, p. 49.